

LES BATELIERS
archéologie

11/07/20 > 25/10/2020

PAS SON GENRE !

La question du genre en archéologie

Pôle muséal LES BATELIERS,
Rue Joseph Saintraint 3, Namur
Réservation obligatoire au
+32 (0)81 24 87 20
et via :

www.namur.be/lesbateliers

NAMUR CAPITALE
NAMUR CONFLUENT CULTURE
FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NAMUR
l'avenir.net

Éditeur responsable : Ville de et à 5000 Namur



PAS SON GENRE !

La question du genre en archéologie

Le rose, c'est pour les filles, le bleu pour les garçons !
Les armes, c'est bien un truc de mec !
Le maquillage et les bijoux, c'est vraiment pour les gonzesses !

Ces réflexions, on les a entendues enfants. Devenu·e·s adolescent·e·s, nous les avons répétées et nous les avons parfois inculquées à nos enfants bien involontairement. En effet, lorsqu'on nait homme ou femme, la société dans laquelle nous vivons nous impose un genre. Gare à celui qui s'en écarte ! Mais ces différences de genre sont-elles identiques à toutes les sociétés ? Est-ce un héritage de notre passé? Comment les sciences étudient-elle ces « différences » ?

Le Musée archéologique de Namur s'est penché sur la question à travers une exposition intitulée : «Pas son genre ! La question du genre en archéologie».

Au fil de l'exposition, les visiteurs et visiteuses découvriront comment la question du genre peut être abordée par la discipline de l'archéologue. Les objets présentés en exemple sont issus de l'archéologie régionale - de l'âge du Bronze à la période mérovingienne - mais aussi de l'Egypte ancienne.

La question du genre en archéologie est souvent abordée à partir des pratiques funéraires. Au travers des restes osseux des individus et de leur mobilier funéraire, les sépultures livrent en effet des indications sur la manière dont vivaient les gens (âge, sexe, maladies, alimentation…) et sur leur vie quotidienne (parure, habillement, production…).

L'exposition aborde également la question de l'environnement socio-culturel moderne dans lequel nous évoluons qui peut influencer nos interprétations quant à la fonction de certains objets.

«Pas son genre ! La question du genre en archéologie» fait la part belle aux collections de la Société archéologique de Namur et met aussi en valeur des prêts issus d'institutions de renom telles le Musée royal de Mariemont, le Musée du Malgré-Tout, le Musée archéologique d'Arlon et l'Agence wallonne du Patrimoine.

L'exposition se tient dans les anciennes écuries de l'Hôtel de Groesbeeck - de Croix, qui accueilleront la future boutique du pôle muséal des Bateliers.

CONTACT PRESSE
Annick LEPOT, Conservatrice du Musée archéologique de Namur
Tél : +32 (0)81 24 87 27 – GSM : 0475 63 94 00
annick.lepot@ville.namur.be



ARCHÉO-SEXISME

L'archéologie un métier d'homme ou le mythe d'Indiana Jones ?

En échos à l'exposition «**Pas son genre !**», le pôle muséal Les Bateliers accueille, dans la cour couverte, l'exposition itinérante «**Archéo-sexisme**», co-réalisée par le projet Paye ta Truelle qui recueille des témoignages dans le milieu de l'Archéologie et l'association Archéo-éthique qui a pour objet le soutien et la valorisation de la recherche sur l'éthique en archéologie. Inaugurée en mars 2019 en France, elle continue sa « tournée » en Belgique avec le soutien de l'Agence wallonne du Patrimoine. Cette exposition compile un ensemble de témoignages illustrés qui mettent en lumière les discriminations sexistes, racistes, homophobes en archéologie. Elle vise à sensibiliser le public afin d'encourager l'égalité et la diversité dans le monde de l'archéologie.

Possibilité d'interviewer Laura Mary, une des commissaires de l'exposition.

Elle est restauratrice de matériel archéologique pour l'asbl Recherches et Prospections archéologiques (Belgique). Elle est aussi rédactrice et correctrice bénévole pour la revue féministe en ligne Simonae. En janvier 2017, elle a lancé le projet Paye ta Truelle afin de rassembler des témoignages d'étudiant·e·s victimes de sexisme en archéologie.

CONTACT
laura.l.mary@hotmail.com

INFOS PRATIQUES

Les Bateliers / Archéologie
Pas son genre. La question du genre en archéologie
Du 11 juillet au 25 octobre

Archéo-sexisme
Du 11 juillet au 7 octobre

Rue Joseph Saintraint 3 à Namur
Du mardi au samedi de 10h à 18h et le dimanche de 13h à 18h.
Fermeture le lundi.
Entrée gratuite sur réservation par téléphone au 081 24 87 20 ou
en ligne via www.namur.be/lesbateliers
www.facebook.com/lesbateliersnamur

NAMUR CAPITALE
NAMUR CONFLUENT CULTURE
FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NAMUR

PAS SON GENRE !

LA QUESTION DU GENRE EN ARCHÉOLOGIE

Si les grecs et les romains avaient déjà un intérêt certain pour les objets anciens, l'**archéologie** moderne s'est surtout développée à partir du 18e siècle avec, entre autres, les premières fouilles programmées à Pompéi (1748). Aujourd'hui, l'archéologie est une discipline scientifique qui étudie les civilisations passées à partir de leurs cultures matérielles , c'est-à-dire à travers ce qu'elles ont produit. L'archéologue observe, enregistre et analyse ces témoignages laissés par l'être humain à différentes époques pour en tirer des informations sur son mode de vie. Il s'agit d'une discipline en perpétuelle évolution. Les nouvelles découvertes changent souvent la compréhension des objets et obligent l'archéologue à remettre ses interprétations en question. Par ailleurs, lors de la découverte d'un objet, et lorsque peu de comparaisons ont pu être établies, il arrive qu'il y ait des **erreurs d'interprétation**...



Ainsi, un seau en bois à armature métallique a, par exemple, été interprété comme une couronne.

Et une fibule cruciforme, servant à fixer les vêtements, est devenue un stylet utilisé pour l'écriture.

Illustration d'une tombe mise au jour dans la nécropole mérovingienne de Xanten (Allemagne) publiée en 1839 par P. Houben et F. Fiedler. Le défunt, découvert avec une partie de l'armature d'un seau sur la tête après dégradation du bois du récipient et du cercueil sur lequel il était vraisemblablement posé, a été considéré comme un personnage couronné ! (sur base de Ament 1996, p. 27).



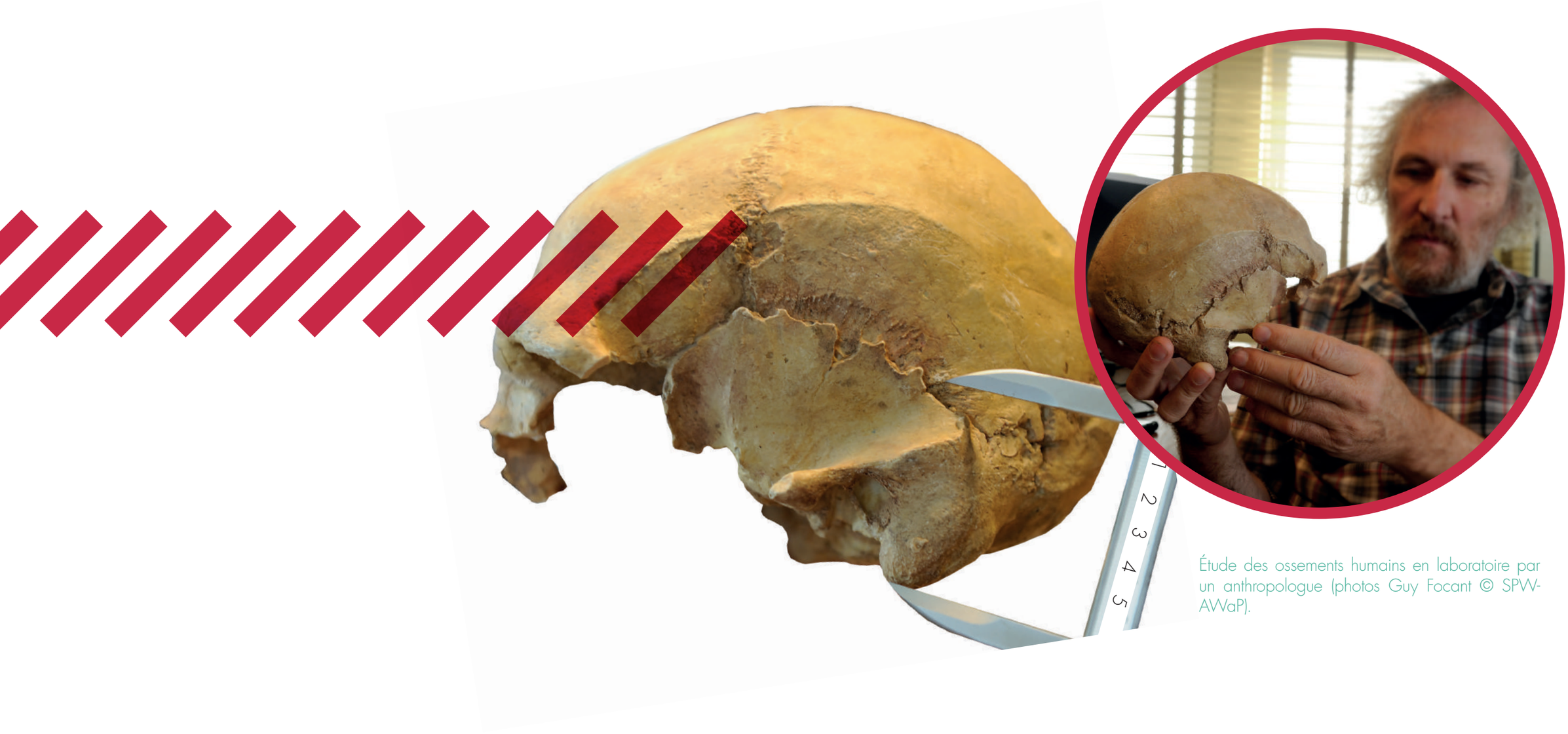
Illustration de la fibule cruciforme en or trouvée dans la tombe de Childéric († 481) publiée en 1655 par J.-J. Chiflet. Ce type de fibule, à l'usage de hauts fonctionnaires romains, servait à maintenir le manteau au niveau de l'épaule droite (Archive Fondation Société archéologique de Namur).

Il arrive que l'identification d'un objet ou l'interprétation de sa fonction se révèle complexe. Lorsque l'on s'intéresse plus particulièrement au défunt, il peut s'avérer tout aussi compliqué de comprendre ce que sa tombe ou un objet nous révèle quant à son statut, son ethnicité ou son identité sexuée.

DE L'INTERPRÉTATION DES VESTIGES ARCHÉOLOGIQUES

La prise en compte du concept de genre en archéologie

Avant de s'interroger sur la manière dont on peut approcher les questions liées à l'identité sexuée des défunts, il convient avant tout de distinguer « sexe » et « genre ». Ainsi, contrairement au **sexe** biologique identifié par une analyse anthropologique sur les ossements, le **genre** est plutôt considéré comme une construction culturelle et sociale de l'identité du défunt par les sociétés anciennes. Les anthropologues sont aujourd'hui capables d'estimer le sexe des défunts à partir des ossements, voire de déterminer leur sexe chromosomique (XX, XY, voire XXY…) grâce à l'ADN. Mais comment les sociétés anciennes ont-elles reconnu et élaboré collectivement les différences entre les corps ? Par quelles pratiques et quels moyens matériels les ont-elles exprimées dans la mort ? Les objets que nous retrouvons auprès des défunts peuvent-ils nous renseigner sur ces questions ? Que pouvons-nous comprendre de la différenciation sociale des sexes à partir des vestiges qui nous sont parvenus ?



Étude des ossements humains en laboratoire par un anthropologue (photos Guy Focant © SPW-AWaP).

Au fil de l'exposition…

Vous découvrirez quelques pistes de réflexion sur la manière dont peut être abordée la question du genre en archéologie d'une part à travers l'archéologie funéraire, d'autre part à travers l'interprétation de la fonction des objets.

Pour commencer, nous verrons comment la question du genre est souvent traitée à partir des **pratiques funéraires**. Au travers des restes osseux des individus et de leur mobilier funéraire, les sépultures livrent des indications sur les gens (âge, sexe,…), sur la manière dont ils vivaient (maladies, alimentation…) et sur leur vie quotidienne (parure, habillement, production…). Les tombes offrent également la possibilité d'entrevoir comment les gens étaient perçus dans la mort par les vivants.

Nous verrons ensuite comment les contextes socio-culturels modernes peuvent influencer nos interprétations quant à **la fonction de certains objets**, voire à la division du travail ou encore à la répartition des rôles de chacun dans les communautés anciennes.

ET VOUS ?

à quel genre associeriez-vous les objets exposés

GENRE
ET ARCHÉOLOGIE FUNÉRAIRE

Approche traditionnelle de détermination du genre

Les archéologues se sont longtemps basés uniquement sur la présence de certains types d'objets déposés dans les sépultures pour tenter de déterminer si les défunts étaient des hommes ou des femmes. Ces objets étaient ceux pour lesquels une connotation masculine ou féminine moderne paraissait aller de soi : les armes, objets de guerre et donc forcément « masculins » ; et les parures, objets de « l'élégance » et donc forcément « féminins ». Autrement dit, pour les archéologues, une tombe contenant des objets qu'ils considéraient comme « masculins » les amenait à penser que le défunt inhumé était forcément un homme, et inversement pour les objets jugés « féminins ». Ces valeurs étaient ainsi basées sur des a priori issus des milieux socio-culturels dans lesquelles ils évoluaient. On le comprend vite, cette approche a ses limites…

Quelques exemples...

Près de chez nous, les exemples de la tombe mérovingienne d'**Ebly** et de celle de l'âge du Bronze d'**Olloy-sur-Viroin** peuvent être évoqués.

Il existe quelques exemples célèbres comme celui de la sépulture viking de Birka (Suède), ou celui de la tombe de **Vix** (France, Bourgogne), découverte en 1953, et datée de la fin du 6e siècle avant J.-C. Dans cette dernière, la chambre funéraire, recouverte d'un tumulus, abritait un squelette placé sur un char à quatre roues, paré de riches ornements et associé à un mobilier funéraire imposant qui comprenait notamment de la vaisselle métallique et en céramique pour la plupart importée, dont le fameux cratère en bronze de 1,64 mètres de hauteur. Les analyses ADN menées sur le squelette ont permis d'identifier une femme âgée entre 30 et 55 ans. Face à ces analyses, certains ont suggéré une erreur dans la détermination du sexe chromosomique, d'autres ont proposé l'hypothèse d'un prêtre travesti ou d'une femme aux pouvoirs cultuels…. Or il s'agit bien ici d'une femme au statut social très probablement élevé.



Cratère de Vix, 6e siècle avant J.-C., bronze. Collection du Musée du Pays Châtillonnais - Trésor de Vix (Châtillon-sur-Seine). (crédit : Antoine Maillier).



Reconstitution de la tombe de Vix. Collection du Musée du Pays Châtillonnais - Trésor de Vix (Châtillon-sur-Seine). (crédit : Antoine Maillier).

Limites de cette approche : « lecture biologique des faits sociaux »

Ces exemples mettent en lumière un problème majeur : cette approche traditionnelle des objets archéologiques est en fait une « lecture biologique des faits sociaux ». Et lorsque l'on analyse les ossements, ces exemples étonnent au vu du « décalage » entre l'estimation anthropologique du sexe du défunt et la connotation moderne « masculine » ou « féminine » attribuée aux objets. Dans certains cas, lorsque les données vont à l'encontre des attendus, elles sont rejetées. Or, ces tombes permettent justement de s'interroger sur la manière dont les populations anciennes élaboraient le « masculin » et le « féminin », et l'exprimaient au moyen de la culture matérielle. La tombe de Vix questionne également la place des femmes dans les sociétés anciennes : certaines d'entre elles pouvaient-elles occuper une position de pouvoir ?

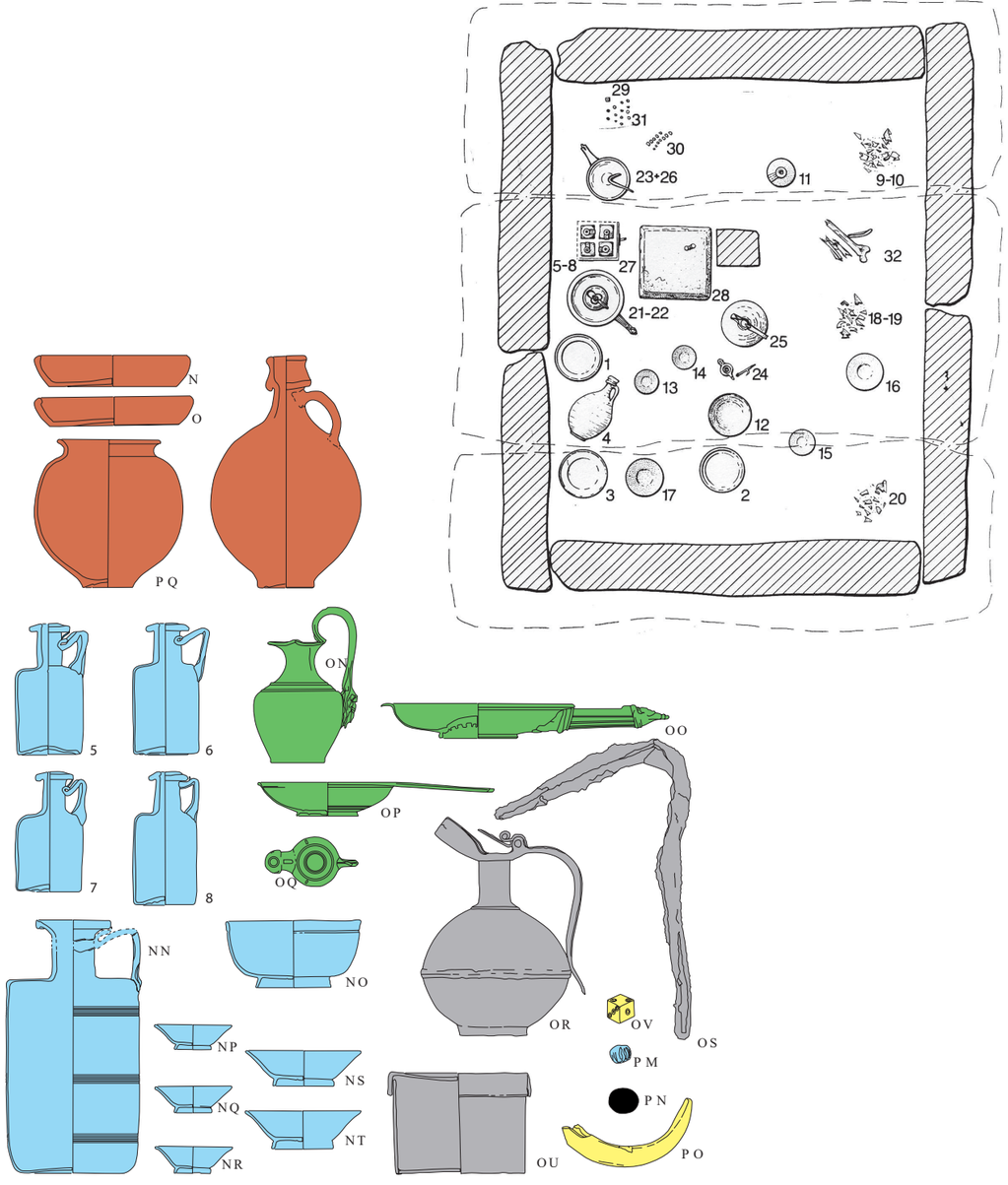
LA QUESTION RESTE OUVERTE !

GENRE
ET ARCHÉOLOGIE FUNÉRAIRE

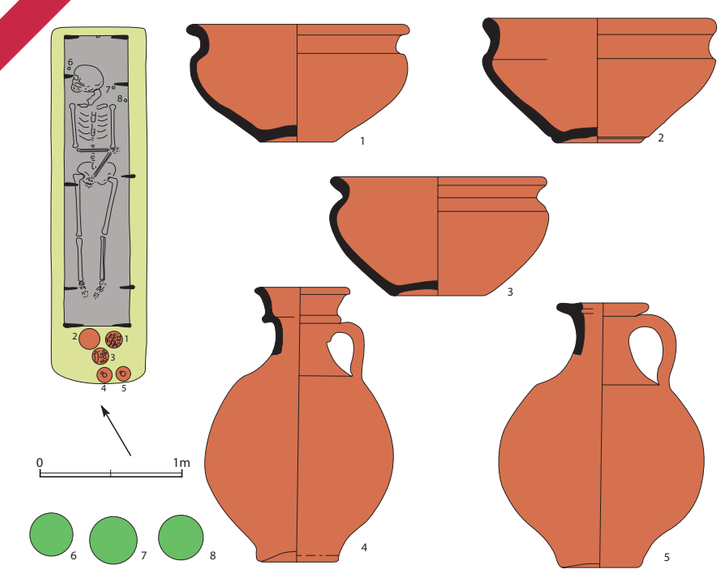
Limites de cette approche : mobiliers funéraires atypiques

Cette démarche fait face à un autre problème : en effet, les sépultures ne contiennent pas forcément d'objets que nous pourrions considérer « facilement » comme masculins (comme les armes) ou féminins (comme les bijoux). Ainsi, selon les périodes, ces objets n'ont soit pas été conservés soit tout simplement pas été déposés dans les sépultures. En d'autres termes, l'image qui nous apparaît aujourd'hui, à travers les objets inhumés auprès des défunts, n'est pas celle d'une volonté de différencier de façon homogène et opposée les femmes des hommes.

Ainsi, durant le **Haut-Empire** romain (1er siècle – milieu 3e siècle après J.-C.), la pratique funéraire la plus courante dans nos régions est l'incinération. Le corps du défunt est brûlé sur un bûcher avec ses vêtements et ses objets de parure, tels que des bijoux ou des fibules, retrouvés calcinés, quelques pièces de vaisselle ou d'autres effets personnels. Les restes incinérés, parfois placés dans une urne cinéraire, sont ensuite déposés dans une fosse avec des dépôts alimentaires ou symboliques comme des monnaies. Dans ces contextes, il n'est pas possible d'établir une « caractérisation sexuée » du défunt, comme c'est le cas pour la tombe 3 de la nécropole découverte en 1888 près de l'école communale de Jambes et datée entre 80 et 130 après J.-C.

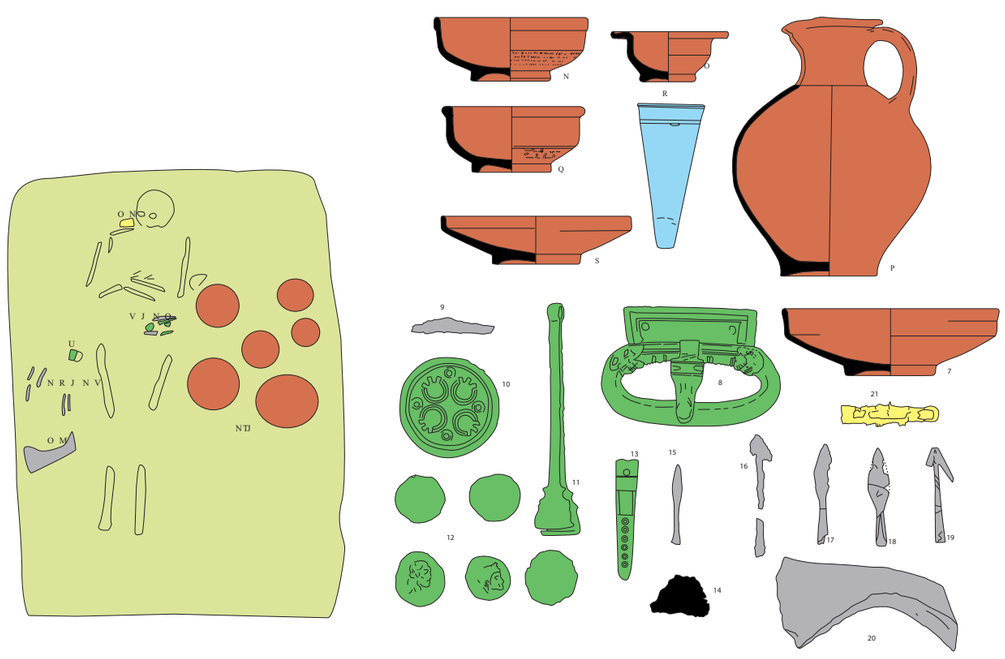


Exemple d'incinération du Haut-Empire : tumulus de Penteville à Cortil-Noirmont. Caveau en pierre qui renfermait un coffret en plomb avec les cendres du défunt et une dotation funéraire riche et abondante. (crédit : CRAN/CSSA - SAN [J. Plumier, des. V. Clarinval]).



Exemple d'inhumation du Bas-Empire : tombe 124 du cimetière de la rue Perdue à Tournai. Sépulture qui contenait cinq céramiques et trois pièces de monnaie. (crédit : CRAN/CSSA - CRAN/STGPA [MTOURNAI, R. Brulet & G. Coulon]).

À partir du **Bas-Empire** (milieu 3e siècle – milieu 5e siècle après J.-C.), les coutumes funéraires évoluent. L'inhumation, qui a co-existé pendant un temps avec la pratique de l'incinération, la remplace progressivement dans la seconde moitié du 3e siècle. Au début de cette période, les dotations sont encore principalement constituées de pièces de vaisselle, d'offrandes alimentaires et monétaires. Des armes, des fibules et des éléments de ceinture de type germanique ainsi que des bijoux apparaissent progressivement aux côtés du défunt et sont retrouvés en plus grand nombre à partir de la fin du 4e siècle. Durant la **période mérovingienne** (milieu 5e siècle – milieu 8e siècle après J.-C.), le nombre de récipients diminue par rapport à la période précédente tandis que les objets portés par le défunt, ou déposés près de lui, sont retrouvés en grand nombre. Certains contextes funéraires ne contiennent que des objets qui se retrouvent tout autant auprès des défunts des deux sexes, comme illustré par la sépulture 65 de la nécropole découverte au lieu-dit Sur-le-Mont à Eprave et la tombe 1 de la nécropole d'Ave-et-Auffe.



Exemple d'inhumation de la fin de l'Antiquité tardive et du début de la période mérovingienne : tombe 11 de la nécropole de Haillot. Tombe qui renfermait de la vaisselle en céramique et en verre, des pièces d'armement, des pièces de monnaie et des éléments de ceinture notamment. (crédit : CRAN/CSSA - SNF [MRAH, des. R. Barthelemi]).

Par conséquent, cette démarche d'analyse des sépultures amène à exclure un certain nombre d'ensembles funéraires.

GENRE
ET ARCHÉOLOGIE FUNÉRAIRE

Gender archaeology

Cette manière d'analyser les contextes funéraires est remise en cause depuis les années 1980 avec le développement de la *gender archaeology*. Ce champ d'études utilise la notion de genre comme un outil conceptuel et méthodologique : comment les sociétés anciennes élaboraient-elles et reconnaissaient-elles collectivement les différences entre les corps et les individus ? Comment la culture matérielle a-t-elle été produite et utilisée pour exprimer, normer ou renégocier ces différences ? Et surtout : que pouvons-nous comprendre aujourd'hui de ces systèmes de pensée et de ces processus sociaux, au regard des vestiges matériels qui nous sont parvenus ? La question de la différenciation sociale des sexes est indissociable de celles concernant d'autres facteurs de différenciation comme l'âge, les activités de production (agriculture, artisanat, etc.), la position sociale, les croyances, etc. De ces réflexions émergent aussi des questions relatives aux méthodes de détermination du sexe des squelettes.



Afin d'étudier la manière dont les vestiges funéraires peuvent refléter, ou non, certaines normes de différenciation et de catégorisation sociale d'un même groupe, l'archéologue doit tenir compte de plusieurs aspects pour éviter les biais relevés par l'approche traditionnelle des vestiges archéologiques :

- Comprendre et essayer de faire abstraction de ses attentes ou idées préconçues concernant la valeur « masculine » ou « féminine » des objets qui accompagnent le défunt. En apposant sur les vestiges archéologiques une vision universelle et intemporelle de l'expression matérielle des identités sexuées, toutes les spécificités et les particularismes des communautés passées concernant les identités de genre sont ainsi effacées. Il n'y a pas de normes universelles et générales mais bien une diversité qui s'exprime à travers le temps, les cultures et les lieux.

- Prendre en considération l'ensemble des sépultures de la nécropole afin de tenir compte de toutes les formes de traitements des morts.

- Se rappeler que la sépulture est une construction des vivants pour leurs morts. Ainsi, une sépulture ne reflète pas l'identité du défunt, c'est-à-dire « qui il était » , mais ce qu'il représentait de son vivant pour ses proches et les personnes participant à ses funérailles.

- Avoir recours, dans la mesure du possible, aux analyses anthropologiques sur les squelettes et, de manière générale, favoriser l'interdisciplinarité (archéologie, anthropologie biologique et sociale…). Il faut également souligner le potentiel de certaines études comme les analyses isotopiques, ADN… afin d'étudier certaines pratiques ayant eu cours durant la vie des défunts, comme leur alimentation, leurs activités, ou encore s'ils ont grandi et/ou vécu dans un lieu différent de celui de leur enterrement.



Millésime vecteur créé par macrovector - fr.freepik.com

Dès lors, l'analyse des différences observées dans le traitement sépulcral et les objets accompagnant les défunts, peut être effectuée en tenant compte de plusieurs facteurs qui dépassent la seule différence homme/femme.

GENRE
ET ARCHÉOLOGIE FUNÉRAIRE

On l'a vu, attribuer un genre au défunt sur la base exclusive des objets qui l'accompagnent se révèle plus compliqué qu'il n'y paraît. À l'inverse, il convient également de ne pas « sombrer » dans le déterminisme biologique, c'est-à-dire d'accorder une importance exclusive à l'examen des ossements. En effet, l'étude du **dimorphisme sexuel** se fonde sur des caractéristiques ostéologiques féminines et masculines « idéales » (universelles et intemporelles). Or, en réalité, ces caractéristiques varient selon l'âge des individus, leurs activités physiques, leur alimentation… et selon les groupes de population.

Ainsi, les critères de robustesse du squelette, pour les hommes, et de gracilité, pour les femmes, ne fonctionnent pas pour certaines époques, comme pour les chasseurs-cueilleurs du Paléolithique supérieur (40.000 à 12.000 avant J.-C.), période pour laquelle nous possédons d'ailleurs peu de squelettes complets. Ces critères apparaissent surtout à partir du Néolithique (5.300 à 2.200 avant J.-C.). L'exemple de « l'homme de Menton » est particulièrement représentatif pour cette question.

Il faut également souligner que la représentation des défunts peut avoir une signification liée à leur statut (politique ou social), à leur appartenance ethnique ou à toute autre valeur que les vivants ont voulu marquer lors de leur inhumation. Il en est ainsi pour la représentation imagée de certains personnages.

La reine Hatshepsout (1479 à 1458 avant J.-C.), d'abord régente de son beau-fils Thoutmosis III, s'est faite couronnée pharaon quelques années plus tard. Dans ses portraits officiels, elle est représentée avec les attributs traditionnels du pharaon tout en conservant, dans un premier temps, son visage et son corps plutôt féminins. Ceux-ci prennent ensuite progressivement des traits plutôt masculins afin de correspondre à la représentation idéale du souverain égyptien notamment un jeune homme vigoureux.





* Statue assise d'Hatshepsout, représentée avec des traits féminins, en granite, provenant de Deir el-Bahri, et datée entre 1479 et 1458 avant J.-C. Collection du Metropolitan Museum of Art (New-York).

* Statue d'Hatshepsout agenouillée, représentée avec des traits masculins, en granite, provenant de Deir el-Bahri, et datée entre 1479 et 1458 avant J.-C. Collection du Metropolitan Museum of Art (New-York).

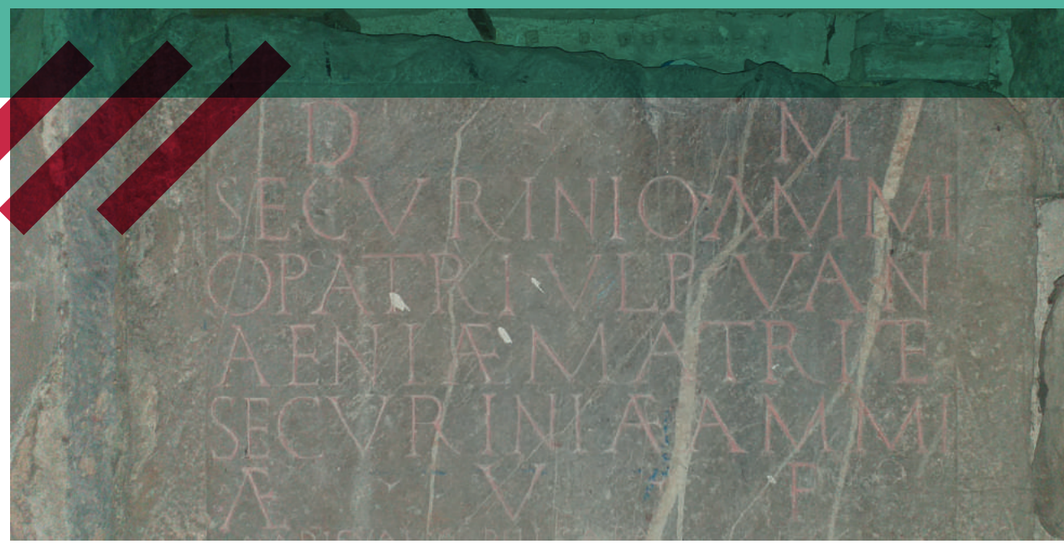
GENRE
ET ARCHÉOLOGIE FUNÉRAIRE

Comment les différences sociales, dont le genre, peuvent-elles être exprimées à travers les ensembles funéraires ?

En théorie, chaque geste entourant les morts et chaque pratique funéraire comme l'agencement de la tombe et le dépôt du mobilier funéraire, la préparation du corps des défunts et les rituels funéraires, ont pu être une occasion d'exprimer et de reproduire les schémas de pensée, les croyances et les valeurs collectives qui amènent tout groupe humain à différencier et à catégoriser ses membres.

CONCERNANT L'AMÉNAGEMENT

...de la sépulture du défunt, on peut évoquer l'exemple des stèles et monuments funéraires. Lorsqu'ils sont commandés par le défunt avant sa mort, ceux-ci constituent des documents privilégiés pour étudier la manière dont celui-ci se représentait au sein de son groupe, par rapport aux autres membres de sa communauté : quels aspects de sa personne sociale et quelles valeurs a-t-il souhaité mettre en avant ? Comment a-t-il voulu assurer sa « réputation post-mortem » et élaborer son image mémorielle ?



Stèle funéraire de *Securinius Ammius*, retrouvée au château des comtes de Namur et datée du Haut-Empire romain. Le cognomen *Securinius* est d'origine celtique ou germanique. Collection Fondation Société archéologique de Namur.

LA NOTION DE GENRE

...peut également être exprimée à travers la manipulation du corps des défunts. Dans certains cimetières de la fin du Néolithique et du début de l'âge du Bronze (vers 2.500 avant J.-C.) en Europe centrale, la position du corps dans la tombe a été utilisée pour marquer une division sociale entre les corps des individus d'un groupe selon un système de pensée bi-catégorisant « féminin » et « masculin ». Dans le cimetière de Singen (sud-ouest de l'Allemagne) par exemple, les femmes sont habituellement enterrées en position fléchie sur le côté droit, la tête au sud, tandis que les hommes sont plutôt inhumés sur le côté gauche, la tête en direction du nord. Ces normes sont valables pour la majorité des individus de la nécropole. Toutefois, certains hommes ont été enterrés dans la position « féminine » , et inversement pour quelques femmes inhumées dans la position « masculine ». Comment ces personnes étaient-elles considérées par leur communauté ? Ce choix particulier des vivants a-t-il été influencé par la condition physique de ces défunts, leur place au sein du groupe, voire les raisons de leur décès ? Et en retour : ces inhumations « anormales » peuvent-elles nous renseigner sur la « norme » et les valeurs qui ont déterminé le choix d'inhumation des défunts selon deux positions que nous nommons aujourd'hui « féminine » ou « masculine » ?





Tombe 19 et 68 de la nécropole de Singen (Allemagne), datée du début de l'âge du Bronze (sur base de Kienlin et Stöllner 2009, fig. 3).

N'OUBLIONS PAS

...que tous les rituels et cérémonies funèbres ont pu être l'occasion de performances variées où se (re)jouaient les principes de différenciation sociale entre les membres d'un même groupe. Ce dernier point est toutefois difficilement identifiable à partir des vestiges archéologiques, mais est plutôt le fait d'observations ethnographiques.

GENRE
ET FONCTION DES OBJETS

Au-delà des contextes funéraires, la question du genre en archéologie nous amène également à réfléchir à la fonction des objets. En effet, même si certains objets ont peu évolué morphologiquement depuis des centaines d'années, leur fonction et leur usage ne sont peut-être pas les mêmes qu'aujourd'hui, notre interprétation en est ainsi faussée. Ceci nous amène également à reconsidérer nos a priori sur la division sexuelle du travail et le rôle de chacun·e dans la communauté.

Le maquillage

Le khôl égyptien est utilisé pour souligner les yeux et marquer le creux de l'œil vers la tempe. Dans l'Egypte ancienne, hommes, femmes et enfants portaient ce maquillage. Les dernières recherches démontrent que les composants du khôl assurent une meilleure humidification de l'œil et le protège ainsi des infections par ses propriétés antibactériennes. Ce maquillage avait donc un aspect pharmaceutique autant qu'esthétique.

Les palettes à fard sont de petites plaques, en pierre ou en terre cuite, qui servaient à écraser les ingrédients pour la fabrication de maquillage ou de collyres Le fard blanc était utilisé par les femmes romaines pour se blanchir le teint et le fard rouge pour se rosir les joues. Mais dans l'Antiquité, comme aujourd'hui, le maquillage est également utilisé par les comédiens lors de représentations théâtrales. L'acteur, souvent masculin, prenait ainsi les traits d'une femme.



Maquillage à l'aide de khôl représentée sur une statue agenouillée d'Hatshepsout, en granite, provenant de Deir el-Bahri, et datée entre 1479 et 1458 avant J.-C. Collection Metropolitan Museum of Art (New-York).

L'habillement

Les ornements sont présents dès la Préhistoire. Les premières perles connues apparaissent au Paléolithique supérieur (40.000 à 12.000 avant J.-C.). Au Néolithique (5.300 à 2.200 avant J.-C.), nombreux sont les matériaux utilisés pour les parures : os, coquillages, roches…. Durant cette période, dans certaines régions, celles-ci ont été utilisées pour marquer la différenciation sociale des sexes, exprimée non par le port ou non de l'objet, mais par les formes et les matériaux utilisés pour la réalisation de ces parures.

Dans l'habillement romain, il est un objet que chaque individu portait : la fibule. Utilisées par paires, elles servaient à tenir les tissus des vêtements. Si certaines fibules de formes particulières semblent liées à un statut, il n'y a, semble-t-il, pas de fibules spécifiquement utilisées par les hommes ou par les femmes. Certains de ces objets, bien qu'utilitaires, sont toutefois très ornementaux et sont aussi par essence des objets de parure.

Les bagues ont des valeurs affectives et esthétiques mais certains anneaux, réservés aux hommes par exemple, témoignent également du rang social de leur propriétaire. En outre, certains revêtent des fonctions spécifiques, voire utilitaires, comme cet exemple de bague-clef retrouvée à Anthée. Dans ce sens, il faut encore mentionner les anneaux sigillaires, de coutume romaine, qui servaient à sceller les documents écrits.

Les outils

Les images véhiculées depuis le XIX^{e} siècle sur les rôles des femmes dans les sociétés préhistoriques, et notamment sur la question du travail, leur ont laissé peu de place. La taille du silex a ainsi longtemps été considérée comme un travail assigné aux hommes, tâche qui aurait été trop dure à réaliser par les femmes. Grâce à l'expérimentation, on constate que la plupart des outils en pierre taillée ont pu être fabriqués indifféremment par des hommes ou par des femmes. Ainsi, aucune trace archéologique ne permet de savoir qui a fabriqué et utilisé ces outils en pierre du Néolithique (5.300 à 2.200 avant J.-C.).

À l'époque mérovingienne (milieu 5^{e} siècle – milieu 8^{e} siècle après J.-C.), dans nos régions, les couteaux sont déposés dans les sépultures d'hommes, de femmes et d'enfants. Il est toutefois possible que ceux-ci aient été utilisés pour des fonctions différentes selon les individus.

L'on peut également s'interroger sur l'utilisation des petites balances mises au jour notamment dans les tombes mérovingiennes. Les balances dites « romaines », datées entre le 5^{e} siècle et la première moitié du 6^{e} siècle, sont surtout retrouvées dans des tombes a priori d'hommes, souvent assez riches, contenant de nombreuses pièces d'armement, et, plus rarement, dans les sépultures de femmes. Les balances à tare fixe sont également a priori découvertes auprès d'hommes, certaines sépultures renfermant plusieurs pièces d'armement et datées du milieu et de la seconde moitié du 7^{e} siècle. Chez les Varègues , les équipements de pesage sont en revanche souvent retrouvés dans les tombes de femmes, symbolisant peut-être leur rôle dans les activités commerciales et d'échange.

ET DEMAIN…

Au fil de cette exposition, nous avons vu l'importance de considérer les objets archéologiques dans leur contexte d'origine en évitant une apposition de nos visions modernes sur les sociétés passées. Pas si facile !

Maintenant, imaginez-vous dans la peau d'un archéologue du futur… Comment interpréterait-il les traces que nous laissons du 21e siècle ? Notre culture matérielle ? Comment appréhenderait-il nos modes de vie, nos productions, notre habillement, nos parures… ? Peut-être nos fourchettes seraient-elles prises pour des peignes ou des coiffes ? Peut-être nos barbecues deviendraient-ils des autels domestiques portatifs ?

L'archéologie est donc une discipline qui se base sur une méthode d'analyse rigoureuse comprenant observation, description, comparaison, analyse et interprétation. La *gender archaeology*, quant à elle, permet de questionner certaines méthodes d'interprétation des vestiges archéologiques afin de faire évoluer la discipline. En effet, en tant que science humaine, l'archéologie est sans cesse amenée à s'améliorer pour enrichir nos connaissances. Chaque nouvelle découverte nous en apprend davantage sur notre passé.

Alors, pas son genre ?



LES BATELIERS
archéologie

L'exposition « Pas son genre ! La question du genre en archéologie » a été réalisée par le Musée archéologique de Namur (Service de la Culture - Ville de Namur), avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Que les personnes et les institutions qui ont permis par leurs prêts généreux la réalisation de cette exposition trouvent ici l'expression de nos plus vifs remerciements :

Jean-Louis Antoine, Aurore Carlier, Catarina Pereira de la **Société archéologique de Namur** ;
Arnaud Quertinmont, conservateur de la Section des Antiquités égyptiennes et proches-orientales du **Musée royal de Mariemont** ;
Michaël Horevoets, conservateur f.f. du **Musée du Malgré-Tout/Cedarc** ;
Elodie Richard, conservatrice du **Musée archéologique d'Arlon** ;
Florence Noirhomme, directrice f.f. de la Direction de l'appui scientifique et technique de l'**Agence wallonne du Patrimoine** ; Jean Plumier, inspecteur général ; Claire Goffioul, responsable du Centre de Conservation et d'Etude ; Christian Frébutte, responsable du Service de l'Archéologie de Namur (Zone opérationnelle Centre) ; Nathalie Mees et Raphaël Vanmechelen, archéologues-attachés et responsables d'opérations archéologiques de l'**Agence wallonne du Patrimoine.**

Que soient également remerciés pour l'accès aux reproductions photographiques :

Le **Lugdunum, Musée et théâtres romains** ;
Le **Musée du Pays Châtillonnais** ;
Guy Focant et l'**Agence wallonne du Patrimoine** ;
Le **Centre de recherches d'archéologie nationale** (UCL) et la **Commission du sous-sol archéologique asbl** ;
La **Société archéologique de Namur.**

Que toutes les personnes qui, à titres divers, ont apporté leur aide et leur soutien à la préparation de l'exposition soient chaleureusement remerciées. Nous adressons un remerciement tout particulier à :

Chloé Belard, docteur en archéologie et collaboratrice scientifique à l'UMR AOrOc CNRS-PSL, à l'Ecole Normale Supérieure de Paris, pour sa relecture attentive, ses précieux conseils et sa disponibilité ;
C'est une autre histoire, de nous avoir permis la diffusion des extraits de la vidéo « Les erreurs sexistes de l'archéologie ».

Ville de Namur/Service de la Culture/Pôle Les Bateliers/Musée archéologique de Namur

Références bibliographiques :

- Ament H., 1996. "Frühe Funde und archäologische Erforschung der Franken im Rheinland", dans *Die Franken. Wegbereiter Europas. Vor 1500 Jahren : König Chlodwig und seine Erben*, catalogue d'exposition (Reiss-Museum, Mannheim, 8 septembre 1996-6 janvier 1997), Mayence, p. 27.
- Kienlin T. et Stöllner T., 2009. "Singen Copper, Alpine Settlement and Early Bronze Age Mining : Is There a Need for Elites and Strongholds ?", dans T. Kienlin et B. Roberts (eds), *Metals and Societies. Studies in honour of Barbara S. Ottaway, Universitätsforsch. Prähist. Arch.* 169, Bonn, p.1-38.



NAMUR CAPITALE
NAMUR CONFLUENT CULTURE
FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NAMUR

Éditeur responsable : Ville de et à 5000 Namur